

DocMinette Gazette

HOMMAGE À
FRANCE
ROCHE



HOMMAGE À FRANCE ROCHE (1921-2013)

Noël 1959, Martigné-Ferchaud, Ille & Vilaine, les parents Moreau, excédés de voir leurs enfants fuir chez le pharmacien Huguenin, premier propriétaire d'un poste de télévision (Philips) du bled, leur offrent un Pathé-Marconi sur l'écran duquel ils se scotchent du matin au soir.

J'eus dès lors deux références culturelles en 619 lignes qui vinrent s'ajouter à Danielle Heyman, chroniqueuse sur papier à L'Express : Denise Glaser pour la chanson, France Roche pour le cinéma.

Le Connard décapitalisé

J'entends encore Danielle Heymann sur France Inter, au *Masque et la Plume*, et je l'avais entrevue, longue et mince à la chevelure blanche à ne pas confondre avec la rousse Natacha Polony qui lui faisait de l'ombre, lors du 500^e numéro du magazine *Marianne* de Jean-François Kahn ; je n'eus même pas l'idée de lui dire combien ses critiques avaient bercé ma cinématophilie boulimique. J'avais eu le bonheur mal géré de dîner un soir avec la regrettée Denise Glaser, un soir où nous nous étions retrouvés en Suisse, au Club de Villars-sur-Ollon, paumés l'un et l'autre assez pour ne pas passer la nuit ensemble sinon la semaine, femme trop mûre pour un adolescent trop vert ; je revois son velouté regard de biche au dessus d'une esquisse séductrice de rouge sourire incertain qui me regarde en oscillant entre l'envie et la certitude de l'abandon que décidera la solution velléitaire de l'ambivalent dilemme quand il y a trop de hasard et pas assez de nécessité pour franchir le Rubicon d'un premier adultère aux nébuleuses inconséquences ; je deviendrai pleinement médecin et mari fidèle cette nuit là qui naufragea l'amateur tenté par le professionnalisme chansonnier nocturne incompatible avec ma vision perfectionniste du culte hippocratique imposant une totale lucidité diurne ; je ne m'inscrirai pas au *Petit Conservatoire* de Mireille ; je passerai plus certainement à côté d'une carrière de parolier qui se cantonnera au microcosme du folklore des salles de gardes des internes des hôpitaux de Paris au lieu d'alimenter Marie Laforêt, François Hardy, France Galle... !

La France Roche de ma jeunesse était cette femme magnifiquement mondaine et blonde, quintessence de Parisienne inaccessible qu'admirait ma mère à la recherche d'un modèle de bru idéale pour son fils aîné aux joues trop boutonneuses, unie avec François Chalais pour le meilleur de Cinépanorama. C'était la plus belle des trois et sans doute la plus « comme il faut », mais elle gravitait dans ces milieux de la haute bourgeoisie financièrement suralimentée que je fuyais depuis l'enfance et elle faisait plus lionne que tigresse, plus panthère que cougar ; rien ne se passera qui me donnera l'occasion de la rencontrer au hasard de nos pérégrinations respectives, comme ce fut le cas pour Sylvia Montfort, Arletty, Régine Deforges, Ménie Grégoire, pour n'évoquer que les plus belles et fortes personnalités féminines logées ad perpetuum dans un coin de mon hippocampe.

Je n'ai fait la connaissance de France Roche qu'à la fin de l'hiver dernier par le moyen le plus méconnu du monde parisien quand un impérieux besoin de communiquer conduit un ver de terre à joindre une étoile : les Pages blanches de l'annuaire téléphonique. Elle n'avait qu'une homonyme qui vivait dans le Midi. Je la trouvai au bout du fil très exactement au numéro figurant à son adresse rue de Téhéran, Paris VIII^e ; elle s'en étonna de sa voix un peu rauque de femme-fauve soudain en éveil devant la nouveauté de l'inattendu au masculin mais, après m'avoir écouté longuement et attentivement, elle accepta mon invitation à déjeuner à la

*Maison du Danemark*¹ ; j'y arrivai en avance comme il se doit et elle s'y présenta avec le retard qui sied à une femme de qualité ; je fus frappé par son insolente beauté, celle qui reste indifférente à l'avancée de l'âge physique quand l'intelligence continue d'être cultivée jour et nuit. France Roche, ce midi-là, était Ninon de Lenclos et c'était justement celle-ci que je cherchais en elle ; nous serons le dernier couple à quitter, ravis, ce restaurant initialement bondé.

Depuis plusieurs années et dans d'autres cellules grises de mon cerveau gauche, je cultive l'idée d'un scénario-fiction mettant en scène deux femmes exceptionnelles du XVIIe siècle dont la modernité « côté pile-côté face » est inoxydable : la courtisane Ninon de Lenclos et la charitable Marie de Miramion que je veux faire rencontrer sur le Parvis Notre-Dame, à l'entrée de l'Hôtel-Dieu, au cœur de l'hiver 1695, hasardeuse hypothèse des plus improbables mais riche en développements philosophiques pour l'éducation physique et morale des enfants d'un XXIe siècle encore balbutiant. Lorsque j'en décrivais les prémisses à France Roche, je venais d'essuyer, par retour d'email des plus courtois, le refus de Bertrand Tavernier de l'adopter pour en faire un film dans la lignée de son immortel « *Et que la fête commence !* » à lancer pour commémorer le 850^e anniversaire de l'Hôtel-Dieu en 2015 ; le sujet lui paraissait des plus dignes d'intérêt mais il n'avait pas le temps nécessaire à la conduite d'un tel projet à dégager de son agenda surchargé.

France Roche fait partie des auteurs qui ont participé à la mise en valeur de la personnalité de Ninon de Lenclos par une biographie originale ; elle fut invitée dans les années 80 à exprimer son opinion de femme – je dirais même de « femme du monde » témoin de son temps – sur une femme qui fut du monde de son temps et qui, jusques là, intéressait plutôt les amateurs d'histoires salaces issues de la rubrique des Amours célèbres, version Guy Breton ; je n'exclue pas d'ailleurs que j'ai connu Ninon par ce dernier biais tant on ignorait dans ma jeunesse toute l'œuvre intellectuelle qu'elle produisit aussi bien par sa correspondance littéraire que par ses actions éducatives au profit des jeunes hommes de son temps grâce à la générosité de ses amants, permanents ou d'occasion ; je lisais alors Brantôme, D-H Lawrence, Jacques et Cecil Saint-Laurent voire Vernon Sullivan ou Colette et me délectais des cinéastes suédois qui mettaient en scène la délicieuse Ulla Jacobson plus adaptée à mes fantasmes que l'imposante Eva Dahlbeck que je lui préfère aujourd'hui.

J'ai fait connaître à France Roche le personnage de Marie de Miramion, à la fois inconnu et méconnu des auteurs et de leurs lecteurs férus d'histoires à romancer pour les lire aussi bien dans les trains que dans les salons. Ninon, c'est l'histoire figurée du sexe de la femme au service de

la vie de l'homme aisé ou cherchant à l'être, privilégiant la culture du corps et de l'esprit pour domestiquer la bête à l'état brut par le bon usage des cinq sens que la nature leur a donnés depuis Adam et Ève. Marie de Miramion n'est pas le négatif de Ninon, car nous restons dans le monde des richissimes, c'est l'illustration de la sublimation des instincts des puissants, frustrés ou abusés par de trop faciles ou futiles sollicitations qui transforment les être vivants en morts en bref sursis de vie misérable et toujours douloureuse puisqu'elle atteint l'esprit autant sinon plus que le corps ; la jeune veuve était l'une des plus riches sinon des plus belles du XVIIe siècle, mais le parangon du libertinage que fut Bussy-Rabutin ne sut pas la séduire comme dans un bon roman de cape et d'épée mais l'expédia, bien au contraire, dans celui de Vincent-de-Paul et Louise de Marillac, futurs sanctifiés, dont elle fut d'abord la très chaste collaboratrice puis le successeur pour devenir en 1695 en charge de toutes les œuvres charitables de Sa Majesté le roi Soleil.

Telles étaient Ninon et Marie, deux Parisiennes pour qui Versailles ne fut jamais la résidence principale ni le lieu de villégiature épisodique favori.

Aujourd'hui, Ninon aurait été voisine de la Garde Républicaine, boulevard Henri IV. Marie acheta deux hôtels particuliers qu'elle réunit pour loger les Miramionnes au décès des deux saints précités qui admiraient leur efficacité au service de la charité hospitalière ; elle avait fondé ce curieux ordre de nonnes, mi-religieux dans son âme très catholique, mi-séculier dans son exercice contractuel qualifiable en termes contemporains de CDD² ; situé en face de l'île Saint-Louis, sur la rive gauche de la Seine, l'Hôtel de Miramion était donc mitoyen de l'Hôtel-Dieu de l'époque monarchique ; aujourd'hui, il se situe au 43, quai de la Tournelle, toujours proche de l'église Saint-Julien-le-pauvre, là où Saint-Landry construisit la première Maison-Dieu en l'an 650, mais éloignée de l'Hôtel-Dieu dont la monumentale configuration actuelle au nord de la Cité date du baron Haussmann et de la première décennie de la Troisième République.

Ninon fut une sensuelle intelligence au corps hygiéniquement soigné au delà de l'âge canonique alors fixé à la trentaine pour collectionner les amants jusqu'au delà de la septantaine, une aristocrate de petite noblesse méridionale libérale, trilingue, éloignée du bouillon de culture lascive du Harem de la Sublime Porte ; mais, peu portée sur le voyage hors les murs de Paris, fut-elle l'Enclose volontaire de son hôtel particulier quand l'on ne la voudrait pas résignée à vivre en recluse par la seule peur du monde hostile des pauvres ; se situerait-elle à l'opposée de la Sophie Marceau, fille de d'Artagnan, comme l'a voulue pour nous réjouir le récurrent Tavernier ? Marie, elle, fut tout sauf contemplative ; aborder le monde de la misère noire du Paris de la « petite ère glaciaire » ne la rebutait pas ; de par sa naissance et son mariage dans le milieu de la finance douée de vertus entrepreneuriales, non lucratives certes, mais sûrement gérées à la

2 Contrat à durée déterminée, car les Miramionnes, si elles devaient observer une chaste conduite durant leur exercice monacal, pouvaient retourner librement à la vie civile si et quand elles le souhaitaient.

Colbert, elle créa la première apothicairerie des Pauvres, ancêtre reconnu internationalement de la pharmacie moderne qui ne fit que croître et embellir durant le siècle des Lumières jusqu'en 1789.

L'admirable Marie de Miramion pressentit-elle son rôle d'arrière grand-mère putative de l'Assistance publique à Paris, l'AP, institution créée par la IIe République en 1849 pour prendre la suite du Conseil Supérieur des Hospices fondé, lui, par Napoléon, Premier Consul puis Empereur ?

Il le logea définitivement dans cet hôtel que les conventionnels avaient transitoirement transformé en usine d'armement pour sauver la Patrie en danger. L'esprit de l'AP – « notre mère à tous », disions-nous encore au XXe siècle – perdura longtemps puisque, jusqu'à hier, il hébergeait encore le Musée de l'AP-HP, conçu et réalisé en 1934 pour conserver et exhiber le trésor culturel contenu dans l'hôpital de la Charité à détruire pour cause d'obsolescence ; il avait été le second grand hôpital de Paris construit sur un terrain de la reine Margot par ordre d'Henri IV et de Marie de Médicis ; d'emblée plus universitaire que l'Hôtel-Dieu sous la conduite du moine portugais Jean de Dieu, il fit place à la Nouvelle Faculté de Médecine de la rue des Saints-Pères. Quand l'impécunieuse *Assistance Publique-Hôpitaux de Paris* – AP-HP qui avait succédé à l'AP sous la gouvernance de Gabriel Pallez dans les années 70 - mal conseillée par Roselyne Bachelot qui vivait ses derniers jours de ministre, décida de mettre en vente l'Hôtel de Miramion, avait-elle conscience qu'en vendant ses racines, elle vendait son âme à vil prix et qu'elle signait à terme son arrêt de mort ? Je crois pouvoir répondre que non, à moins que ce ne fut l'intention du pouvoir central de décapiter cet état dans l'état, mais celui-ci voyait-il aussi loin qui passa incontinent du bleu au rose sans remettre en cause le projet du futur Hôtel-Dieu transformé en *Hôpital Universitaire de Santé Publique* (HUSP) avec un grand Musée dedans ?

Voilà le discours relativement monologue que je tins à France Roche pendant la première partie de ce déjeuner danois. Elle n'en critiqua pas le fond qui était loin de la rebuter, ne serait-ce que parce que je ne lui proposais pas un rôle de faire-valoir mais, au contraire, obtenir son adhésion à un partenariat à parties égales sinon la flattait du moins ne lui déplaisait pas ; je ne pouvais ni ne voulais rien opposer à sa compétence pour traiter le personnage de Ninon dans une bio-fiction l'associant à Marie et elle prit cela comme un hommage naturel à ses talents de la part d'un homme sincère, un peu fou mais à l'évidence dénué de fourberie. La suite fut plus argumentée dès lors que je situai le débat sur mes ambitions de préparer le 850^e anniversaire de l'Hôtel-Dieu sur un programme de festivités, un terrain qu'elle connaissait infiniment mieux que moi et dont elle prévoyait tous les arcanes qui s'acharneraient à le rendre inexécutable. Elle avait compris que je m'attachais à elle parce qu'elle avait fait ses preuves en tant qu'écrivain, biographe, scénariste, dialoguiste, documentariste voire actrice et metteuse en scène, plutôt qu'à son rôle de journaliste à Antenne2 dont elle-même tirait

sa plus grande gloire alors qu'elle l'avait tenu à une époque où je n'avais jamais le temps de regarder la télé avant le journal de la nuit !

France Roche n'était pas hostile à ma proposition, mais elle voulait deux certitudes avant de s'engager plus avant et ce, d'autant plus que sa priorité était supposée être la rédaction de son autobiographie ; son éditeur ne comprenait pas une sérendipité prolongée à l'excès qui le faisait lanterner alors qu'elle, elle n'avait pas spécialement envie de se retourner sur son passé, côté matelas qui seul semblait l'intéresser vraiment. Elle voulait que mon projet fut cautionné par des historiens professionnels, ce qui était d'ailleurs mon intention puisque je venais tout juste de contacter Michel de Decker³, lui-même auteur de la plus récente biographie de Ninon. France Roche connaissait parfaitement le monde de la production, moi pas, mais je ne me faisais aucune illusion sur le résultat douteux de nos derniers propos. Nous ne sortirons pas du cercle vicieux à parcourir quand l'argent-roi est logiquement posé au centre du sujet par l'une ou l'autre des deux parties.

J'avais déposé sur la table l'idée maîtresse d'un scénario servie par ma puissance de travail et les talents que je savais potentiellement considérables dès lors que le feu vert aurait libéré le coureur de ses starting-blocks ; il me fallait une muse qui possédât le complément des atouts que je n'avais pas, non pas l'argent, mais la connaissance de la femme dans son éternité cyclique et l'esprit critique au sommet de l'exigence de qualité du produit fini.

Pour France Roche, je ne savais pas ce que je voulais: un roman ? un film ? un soap-opera ? un drame théâtral ? Et de ne pas comprendre que tout au départ était possible pour tous types de produit fini à partir du moment où la plume était libérée. Ne le voyait-elle pas ? Je voulais, comme je le veux toujours d'ailleurs, que se crée, à partir de la saga de l'histoire millénaire de la lutte de l'humanité contre sa misère, une littérature populaire issue de l'Hôtel-Dieu, équivalente à celle que Victor Hugo exalta à partir de la Cathédrale Notre-Dame de Paris, sa sœur jumelle dans l'île de la Cité ; l'unité conjointe de temps et de lieu ne poserait aucun problème dès lors que l'intrigue démarrerait au XIII^e siècle au plus tôt, et se situerait en 1695, pour le mieux ! Et de citer l'exemple du scénario du film « *La fête à Henriette* » de Jean Duvivier et Henri Jeanson qui illustre mon état d'esprit entrepreneurial juvénilement sénescence à la Coréenne : construire le chantier naval en même temps que le paquebot ; France ne se souvient pas de ce film et son évocation ne suffira pas à la débarrasser de son scepticisme sur la bonne issue de mon lunaire projet. Je n'ai pas d'argent, elle le sait et elle sait que je ne lui en demande pas, de façon directe ou détournée. Puis-je la convaincre qu'il

³ J'eus plusieurs conversations téléphoniques avec cet homme charmant ; il aurait été enchanté de travailler sur mon projet et avec France Roche, mais il devait décliner car il sortait tout juste d'une longue maladie et devait d'abord déférer à d'autres obligations. Très curieusement ces deux auteurs s'ignoraient en tant que biographes de Ninon.

n'y aura d'argent que lorsque le fil conducteur de l'histoire fondamentale sera tissé et que je ne peux le faire qu'avec elle au cours de ce que nous, scientifiques anglosaxonnants, appelons « brain storming session » ? Non pas vraiment, car elle est persuadée que jamais il ne me sera possible de convaincre quiconque de monter un spectacle quelconque dans un deadline aussi court que la fin de l'année 2014 ; dix-huit mois quand nous étions au début du printemps dernier !

Je n'aurai rencontré France Roche que cette seule fois mais nous converserons longuement par téléphone à plusieurs reprises jusqu'au milieu de l'été. Elle était faite pour vivre centenaire et je la croyais capable d'affronter sereinement les épreuves climatiques les plus perverses. Elle m'avait fait état de quelques troubles généraux qui avaient perturbé sa villégiature offerte par des amis pour la sortir d'une vague relativement dépressive qu'elle analysait lucidement et sans dramatiser ; elle m'en informait mais il n'y avait pas d'appel à l'aide sous-jacent ; je ne m'inquiétai pas assez pour que cela me distraie de mon propres soucis médico-chirurgicaux et de mes obligations automnales axées sur le lancement du 1^{er} Vendredi International de Muséologie Hospitalière, le 18 octobre, au Val-de-Grâce.

Ninon et Marie restaient au cœur de nos entretiens téléphoniques. A la fin du printemps, France m'indiqua la piste d'une pièce de théâtre écrite par un auteur belge mettant en scène Ninon de Lenclos et Madame de Maintenon dont elle avait appris l'existence à la radio. Je me ruai sur l'Internet et je n'eus aucune peine à identifier la pièce, « *Ninon, Lenclos ou la liberté* », l'auteur, Hippolyte Wouters, la metteuse en scène et actrice du rôle-titre, Cyrielle Clair. Pages blanches, merci, j'eus Cyrielle Clair sur le champ qui m'apprit que la pièce ne se jouait plus depuis peu ; nous échangeâmes nos littératures et, à son retour de vacances, j'eus le privilège d'une rencontre lumineuse dans une brasserie du Trocadéro avec cette charmante femme de laquelle la mémoire infailible de France se rappelait avec exactitude l'intelligence et la beauté. Elle m'y confia que ma démarche culturelle l'intéressait mais qu'elle ne pourrait y participer, activement ou non ; elle me communiqua par contre l'intérêt que j'aurais à lire le texte d'une pièce écrite par Pauline Macia, son amie qui jouait le rôle de Mme de Maintenon dans celle de Wouters ; « *Les moissonneurs de Dieu* » met en scène Vincent-de-Paul et Louise de Marillac ! Pages blanches, de nouveau merci ; je pus rencontrer la non moins belle, charmante et intelligente Pauline Macia dans une brasserie de la place Clichy ; je la félicitai pour la qualité de son œuvre qui m'a permis de relier à ces deux saintetés dans la défense et l'illustration des œuvres charitables du Grand Siècle, Marie de Miramion dont elle ignorait l'existence ; j'enregistrai le même regret de ne pouvoir aller plus avant dans ce projet dont l'immaturité devenait criante mais pas désespérante. Peu importe, la boucle était bouclée !

L'annonce du décès pour moi imprévisible de France Roche ajoute à ma consternation de voir l'Hôtel-Dieu entrer dans une crise, elle aisément prévisible pour cause de politique municipale électoraliste, qui fait disparaître dans le brouillard épais de l'indigence le projet d'HUSP et de grand musée. Je n'aurai pas eu le temps de lui faire part de ma volonté de présenter une liste « dissidente de l'UMP » et « libre » aux municipales du IVe arrondissement, celui de l'Hôtel-Dieu, de Notre-Dame, de l'AP-HP entre autres monuments légués par l'histoire du Paris qui flotte sans couler. Le 850^e anniversaire de l'Hôtel-Dieu sera célébré en 2015 pour en faire un Temple de la Santé et de la Culture inscrit au Patrimoine universel de l'Unesco.

Cela se produira, je le pressens, je le sais, mais cela ne se produira que si je dois me révéler être autre chose qu'un zombie d'avatar farfelu aux yeux des matérialistes possesseurs de la finance mais dépourvus d'imagination. Puis-je espérer, moi qui crois à la vie éternelle du souffle de l'esprit, que France Roche s'ajoutera au panthéon de personnalités qui font d'en haut que ma destinée aura été de réaliser sur Terre des exploits créatifs auxquels nul ne croyait avant de s'en emparer.

